

À la rencontre de...

Karl MARX

« **Le seul penseur de taille pour temps de crise.** »

par

JEAN-EMMANUEL DUCOIN

COLLECTION « À LA RENCONTRE DE... »

“ Parce que l'essentiel
doit être vivant ! ”

Avant-propos de l'Éditeur

La collection « *À la rencontre de...* » a pour ambition d'entrer dans les œuvres des grandes figures de l'art et de la pensée, dans une perspective pédagogique et vivante. Pour cela, nous faisons appel à des auteurs ayant un rapport personnel à leurs œuvres, dont la fréquentation patiente et amoureuse, souvent de toute une vie, ouvre des perspectives authentiques. Avant d'être des spécialistes de la question, les auteurs de « *À la rencontre de...* » ont été touchés profondément par une œuvre, et forts de cette rencontre décisive, ils en sont les meilleurs passeurs. Nous découvrons ainsi ces grandes personnalités comme nous ne les connaissons pas : des hommes qui sont nos contemporains, suscitant de nouvelles façons de penser, de sentir et de vivre.

L'esprit de la collection « *À la rencontre de...* » pourrait se résumer ainsi :

Des livres courts et vifs pour avoir l'essentiel d'un grand auteur ; des regards engagés pour une lecture qui nous éclaire, nous éveille et nous enchante.

Alexis Lavis

À la rencontre de...

Karl MARX

« **Le seul penseur de taille pour temps de crise.** »

par

JEAN-EMMANUEL DUCOIN

Un ouvrage paru
sous la direction d'Alexis Lavis

Avec la préface
de Gérard Mordillat

OXUS^{AD}
Littérature

DU MÊME AUTEUR :

Tour (1903-2003) : une histoire de France,
collectif, Siep Éditions (2003).

1944, la France se libère, collectif, Siep Éditions (2004).

Notes d'Humanité(s), Journal d'un effronté,
Éditions Michel de Maule (2007).

Tour de France, une belle histoire ?,
essai, Éditions Michel de Maule (2008).

14-18, la matrice du xx^e siècle, collectif, Siep Éditions (2008).

Nous étions jeunes et insouciantes, avec Laurent Fignon,
Éditions Grasset (2009), Livre de Poche (2010).

Armstrong, l'abus !,
pamphlet, Éditions Michel de Maule (2009).

Il est mal vu de... Petit inventaire des interdits quotidiens,
Éditions Michel de Maule (2010).

La Commune au firmament,
collectif, Siep Éditions (2011).

Jean Ferrat, l'homme qui ne trichait pas,
Éditions Jean-Claude Gawsewitch / l'Humanité (2011).

Tous droits de reproduction, de traduction, et d'adaptation
réservés pour tout pays.

© 2011 Éditions Oxus
Une marque du groupe éditorial Piktos,
Z.I. de Bogues, rue Gutenberg – 31750 Escalquens
Bureau parisien : 6, rue Régis – 75006 Paris

www.piktos.fr

EAN : 978-2-84898-131-4

ISSN : 2109-6694

Préface

Appelons-le Hamlet, c'est plus simple. Hamlet-Marx si l'on préfère, pour paraphraser le titre d'une pièce d'Heiner Muller...

Jean-Emmanuel Ducoin, notre Hamlet, erre sur la lande désolée de la mondialisation et voit apparaître le spectre du père, le spectre de Marx, qui réclame vengeance au nom de tous les damnés de la terre. En tête du *Manifeste du Parti communiste*, Marx écrivait cette phrase devenue célèbre : « *Un spectre hante l'Europe, le spectre du communisme.* » Aujourd'hui, c'est Marx lui-même qui, tel le spectre shakespearien, hante l'Europe et au-delà. L'auteur du *Capital*, donné pour mort par le chœur réactionnaire de tous les libéraux, néolibéraux, sectateurs du marché et prophètes de la fin de l'Histoire, n'a jamais été aussi présent, aussi vivant. La crise actuelle, crise financière, crise systémique du capitalisme, a soudain mis en lumière combien son travail en avait, bien avant l'heure, démonté tous les mécanismes et combien ses analyses étaient fondées. Bien évidemment, les conditions sociales, économiques et politiques ne sont plus celles du XIX^e siècle, mais cela ne peut en aucun cas servir, comme c'est souvent le cas, à discréditer Marx. À ce compte, aucune œuvre du passé n'aurait droit de cité !

Revenant pas à pas, année après année, sur les traces de Marx, Jean-Emmanuel Ducoin s'interroge : comment et pourquoi son œuvre s'est imposée à lui. Il questionne l'histoire

du marxisme, la biographie de l'auteur du *Capital*, les conditions objectives, personnelles et publiques, dans lesquelles sa pensée a pris son essor. Plus exactement, il en fait la généalogie au regard de sa propre histoire, la prend à bras-le-corps. Ce qui compte pour Jean-Emmanuel Ducoin, ce n'est pas de tenir un énième discours magistral sur Marx, mais tout au contraire de confronter l'intime au public. Confronter son histoire d'enfant de communistes élevé chez les jésuites à l'histoire de Marx lui-même, replacée sans cesse dans la grande Histoire.

C'est Marx et lui, c'est Marx et nous.

L'affaire n'est pas de tout repos.

S'il était croyant, on pourrait dire que Jean-Emmanuel Ducoin lutte avec l'ange, tant la lecture de Marx ne se donne pas au premier regard : « N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit/Rager s'enrager contre la mort de la lumière... », écrivait le poète gallois Dylan Thomas. À travers le temps, Marx résiste à ses lecteurs, les provoque, les interpelle et ne réclame rien d'autre qu'une pensée capable de se mesurer à la sienne. C'est là sa force. Marx n'est pas le grand imprécateur, comme on a voulu parfois le caricaturer, il est le grand interpellateur, celui qui ne renonce jamais à poser une question, une question de plus ; une question qui remet tout en cause alors qu'on pouvait croire l'affaire entendue.

Et cela, à l'intérieur même de ses propres écrits.

Marx n'écrit pas pour qu'on l'adore, il écrit pour qu'on s'insurge, pour qu'on se révolte, pour que nous vivions dans l'insurrection permanente des consciences en utilisant ses œuvres, non comme des livres pieux, mais comme des pieux pour combattre le capitalisme et ses ravages. Lire Marx, c'est

penser avec lui, penser contre lui. Son œuvre n'appartient pas au musée Grévin des idées, elle n'est pas figée dans la cire du XIX^e siècle. Elle est d'autant plus vive si on la discute énergiquement, dialectiquement, comme le fait Jean-Emmanuel Ducoin ; comme si l'auteur du *Capital*, notre ami, notre égal, était là, en face de nous, prêt à toutes les controverses, prêt à tous les combats.

Il faut donc questionner Marx autant qu'il se questionne – ce qui explique sans doute pourquoi il a mis tant d'années à achever le tome I du *Capital*. L'œuvre ne peut avoir de fin. Elle ne doit être que questions. En hébreu, la manne céleste a la même racine que l'interrogation. Selon l'exégèse traditionnelle du chapitre 16 de l'Exode, être privé de questions, c'est être privé de Dieu : « Les enfants d'Israël regardèrent et ils se dirent l'un à l'autre : « Qu'est-ce que cela (Man) ? », car ils ne savaient pas ce que c'était. Moïse leur dit : « C'est le pain que L'Éternel vous donne pour nourriture. » »

Les questions que Marx a soulevées demeurent nos questions. À nous de les relever comme le fait Jean-Emmanuel Ducoin, pour qui tous les chemins mènent à Marx : Rousseau et, plus tard, Derrida, Deleuze, Foucault... Ou d'autres encore, plus surprenants, comme saint Jean de la Croix : « Une seule pensée de l'homme vaut plus que l'univers tout entier. »

La lecture de Marx nous tend un miroir.

Comment s'y voir ? Impuissant ou volontaire ? Lâche ou courageux ? Ignorant ou perspicace ? Ce miroir que Marx nous tend, il nous le tend aussi pour que nous ayons l'audace de le briser. D'oublier notre image narcissique, notre égoïsme, notre indifférence aux autres pour affronter le monde tel qu'il est. C'est le prix de l'engagement, c'est le prix de la vie elle-même.

Comme l'écrivait Heirich Heine : « Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes qui aient vie, et c'est à eux que l'avenir appartient. »

Au terme du voyage, Hamlet-Marx s'interroge « être ou ne pas être communiste ? », « être ou ne pas être marxiste ? » « Être ou ne pas être ? » dans un monde où le dieu-profit règne en maître, détruisant les vies de millions d'hommes et de femmes. Peut-on demeurer spectateur de ce massacre – peut-être compatissant, mais spectateur tout de même – ou s'engager à transformer ce monde, suivant l'injonction de Marx ? Cet engagement relève-t-il de la folie ou, au contraire, d'une incroyable lucidité, celle d'Hamlet, la lucidité des fous qui font l'Histoire.

Gérard Mordillat

*À Estelle,
depuis toujours.*

Table des matières

Chapitre I

D'une jeunesse l'autre.....11

Chapitre II

Quand l'opium du peuple émancipe... ..25

Chapitre III

Les déclencheurs d'engagement(s).....39

Chapitre IV

Décrire le monde pour le transformer.....49

Chapitre V

Ce qui se manifeste dans le manifeste.....63

Chapitre VI

Parce que l'économie c'est capital !.....81

Chapitre VII

L'idée communiste, c'est classe(s).....99

Chapitre VIII

Pourquoi le spectre est vivant123

Conclusion.....135

Chapitre I

D'une jeunesse l'autre

“*L'histoire ne fait rien, c'est l'homme, réel et vivant, qui fait tout.*”

Karl Marx

La pertinence d'un choix politique est fonction des échelles d'observation. « Les hommes font l'histoire, disait Marx, mais ils ne connaissent pas l'histoire qu'ils font. » Dans cette formule rebattue, la seconde proposition valide la première. Le « mais » doit se lire comme un « parce que », car aucun homme ne se mêlerait de « faire l'histoire » s'il savait à l'avance laquelle. Même si nul n'avance innocemment, toute prescience nous dégoûterait du moindre engagement...

Sans doute fallait-il être jeune, très jeune même, pour oser poser encore son regard sur Marx au milieu des années quatre-vingts. Un corset cérébral et idéologique très étriqué commençait à enserrer la gauche dite de « gouvernement », et à mesure qu'elle se voyait comprimée dans un corpus qui n'était originellement pas le sien, déjà au nom du « réalisme politique », qui prit le nom commun de « rigueur », elle emprunta peu à peu aux « modernes » le passe-partout argumentatif, qui justifiait tous les renoncements – du moins l'interprétais-je comme tel.

Devenir civilement majeur dans ces années-là, avec au coin du cerveau des pensées, sinon totalement révolutionnaires (encore que), du moins très transformatrices du monde tel qu'il

était en train de le devenir, n'avait rien d'enthousiasmant. Pointaient déjà cette forme de globalisation financière, qui deviendrait bientôt la règle commune – d'abord en Europe, ensuite dans tout le grand Occident –, et cette lente désagrégation des idées renvoyant Marx, et plus encore le marxisme, au rancart. C'était l'époque où Laurent Fabius, à Matignon (j'avais tout juste 18 ans), décapait le socialisme du sol au plafond avec l'aval d'un François Mitterrand d'autant plus faussement convaincu qu'il cesserait pour jamais d'être ce flâneur littéraire des bas-côtés capable de violenter les ors de la République pour les bienfaits du progrès social. Il aurait fallu être diablement perspicace pour comprendre le formidable courant de restauration intellectuelle auquel la nouveauté socialiste pavait ironiquement la voie. Mettre à égale distance engagement et réalisme semblait pour beaucoup un impératif. L'idéal de transformations sociales radicales élaborées lors du congrès d'Épinay (1972) était bien loin. Les références à Marx aussi. Certaines consciences résistent peu aux inconsciences du monde dit « réel ».

Dès lors, pour éviter la prise illégale d'intérêts et le détournement de fonds symboliques, il fallut, pour le jeune homme que j'étais, et pour ne surtout pas devenir une victime de plus de ce qu'on appellerait plus tard la « génération Mitterrand », il fallut, oui, se jeter à corps perdu dans l'œuvre de Marx, la réinvestir de fond en comble pour la malaxer aux autres apprentissages philosophiques contemporains que furent Gilles Deleuze, Michel Foucault ou Jacques Derrida, bref tenter d'en authentifier toute la portée théorique et, insensiblement, se convaincre, dès après l'adolescence, qu'un marxisme « vivant »

et « pratique » était encore crédible. L'appartenance héréditaire au Parti communiste français ferait le reste. Qu'importe si l'âge d'or, fantasmé de sa toute-puissance théorique et politique, commençait sérieusement à s'estomper. Mais pour s'engager dans la « transformation du monde », le vieux parti du paternel et du grand-père était encore une maison commune digne d'intérêt et – encore – d'efficacité.

J'avais dix-sept ans. Nourri de convictions et de volonté, je partis alors à la découverte de l'homme Karl Marx, loin des bases surfaites mal acquises, histoire de répondre à une question simple : comment ce jeune allemand, nanti d'un physique quelconque, d'un teint mat longtemps objet de railleries, d'une santé plutôt fragile, était-il devenu, de son vivant, l'un des pères des sciences sociales et, plus globalement, l'un des penseurs les plus redoutés par les puissants de son époque ?

Né le 5 mai 1818, à Trèves, Karl Marx est issu d'une famille de juifs hollandais dans laquelle nous trouvons des rabbins dès le xv^e siècle. Trèves n'est alors qu'une toute petite ville, la plus ancienne d'Allemagne, devenue, depuis la Révolution française, une sorte de refuge pour les aristocrates. Le père de Karl, Herschel Marx Levy, avocat à la Cour de justice de Trèves, aux tendances volontairement athées qui l'éloignent de sa communauté, frappé, comme tous les juifs, d'interdits professionnels dans cette Rhénanie récupérée par la Prusse après une longue domination de l'Empire français, refuse, dans un premier temps, de se convertir, contrairement à beaucoup de juifs rhénans, confrontés au même dilemme.

Vivant sur les subsides de sa famille, il finit pourtant par céder au lendemain de la mort de sa mère : il renonce finalement

au judaïsme, sinon à l'amour de sa famille – auquel plus grand-chose ne le raccroche –, et troque le nom de Herschel Marx Levy pour celui de Heinrich Marx : une conversion « politique » dont il donne immédiatement un gage suprême. En effet, il n'opte pas pour la religion dominante de la ville, le catholicisme, mais pour le luthéranisme, la religion des maîtres berlinois. À sa naissance, Karl n'est ainsi ni circoncis ni baptisé, conformément au rite luthérien. En revanche, le père de Karl respecte la tradition juive en donnant à son fils le nom de son père et celui de son grand-père, ancien rabbin de la ville, Karl Heinrich Mordechai. Ce qui aurait pu alors passer pour une provocation n'est, en vérité, qu'une marque de fidélité à ses origines, une preuve supplémentaire d'indépendance d'esprit.

Jusqu'à l'adolescence, le jeune Karl lit l'hébreu, que sa mère lui inculque, mais il apprend par cœur les vers de Goethe, d'Eschyle, de Heine, poète juif allemand converti exilé à Paris. En côtoyant la famille du baron von Westphalen, en particulier la fille Jenny dont il tombe éperdument amoureux, il s'initie à Shakespeare, à Homère, à Cervantès, etc. Il sait que son père dut se convertir pour ne pas renoncer à son métier. Il gardera au cœur cette blessure paternelle comme l'une des manifestations des formes d'oppression. Il échange d'ailleurs énormément avec son père, parle avec lui de morale, de politique, du judaïsme, de religion... et de la France, qui l'attire déjà. Heinrich Marx est plutôt un homme des Lumières, nourri de Voltaire, de Rousseau et de Lessing. Karl, passionné des sciences et des techniques, curieux de tout, se voit affublé par Jenny, à laquelle il déclare sa flamme (éternelle) à l'âge de 17 ans, du surnom de « Monsieur Chemin de fer », référence à

sa fascination pour le développement de ce mode de transport qui allait révolutionner les échanges commerciaux et la vie des hommes.

Karl Marx confesse alors l'extrême lucidité de sa pensée. Interrogé sur son avenir, il répond que les choix professionnels qui devraient guider sa vie : « Le devoir, le sacrifice de soi, le bien-être de l'humanité, le souci de notre propre perfection¹. » Stupéfiant Marx, déjà tourné vers le progrès de l'humanité. Dès l'âge de dix-sept ans, il analyse avec une extrême clairvoyance les contours d'un conflit entre déterminations « idéales » et déterminations « matérielles » de l'existence des hommes. Et il ajoute : « Il n'est pas toujours possible d'embrasser la profession à laquelle nous nous croyons appelés, car nos rapports avec la société ont, dans une certaine mesure, commencé avant que nous puissions les déterminer. »

À l'automne 1835, après la réussite au baccalauréat, Karl part pour Bonn afin d'entreprendre un cursus de droit. Il y trouve une vie estudiantine bien plus organisée et sensiblement plus émancipée que partout en Allemagne. Karl se fait tout de suite remarquer et fréquente, en esprit libre, quelques-unes des associations qui structurent alors la vie universitaire. Chevelure abondante, petite barbe naissante, accent rhénan prononcé, léger zézaïement, le jeune homme chasse à grands pas l'adolescent. Il commence à tout faire avec une intensité telle qu'il brûle déjà de mille feux. Le travail. Les nuits blanches. La lecture. L'écriture. Les joutes verbales. Les combats physiques. L'alcool, même l'alcool, qu'il ingurgite abondamment dans les bars, les tavernes, les salles de bal et autres clubs de poètes où on le voit beaucoup.

¹ *Marx's Fate, The Shape of a life*, Jerrold E. Seigel, 1978.